N° 8 Troisième Année 20 Avril 1899

LE SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l'" UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE "

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

**Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.**
ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÊVE ET IDÉAL

Nous ne sommes pas des Rêveurs : nous sommes Idéalistes.

G. Leygues,
Ministre de l'Instruction publique,
(Discours de Toulouse, 8 av. 1899.)

Cette citation que nous plaçons ici en épigraphe, nous l'avons recueillie avec une joie profonde, parmi les nombreuses manifestations spiritualistes qui se rencontrent depuis quelque temps sur les lèvres des hommes dont les fonctions sont considérables dans l'Etat.

Pouvons-nous espérer voir enfin mis en pratique les principes nouveaux sur lesquels s'appuie l'orientation de nos dirigeants ?

Nous le pensons sincèrement, car certains symptômes nous paraissent de favorable augure.

Il nous plaît, en effet, souverainement d'entendre un Ministre de l'Instruction publique en France placer l'Idéal en si digne piédestal parmi les conceptions de l'esprit humain. Ce discours nous offre les prémices de réalisations fécondes.

Citons encore, car il est bon d'étayer sa foi sur des faits que tout le monde connaît maintenant, mais que peu de personnes peut-être ont remarqués :

Les brumes du moyen âge sont dissipées et c'est vers la lumière que chaque jour davantage nous voulons élever l'humanité. Nous avons tenu par notre présence à le proclamer.

de Selves, *Préfet de la Seine.*
(Discours de Joinville-le-Pont (Seine), 22 av. 1899.)

Et encore :

Seules périssent les Nations qui ne vibrent plus au souffle des nobles et grandes idées et ne voient dans la vie que le triomphe des intérêts matériels.

M. de Selves, *Préfet de la Seine.*
(Discours de Champigny (Seine), 22 av. 1899.

Et combien d'autres, que nous regrettons de n'avoir pas enregistrées.

L'amour, la concorde, l'harmonie ont pénétré les âmes de leur souffle régénérateur et de tous côtés l'enthousiasme grandit puissamment avec la foi en l'Idéal. Tant il est vrai que l'Idéal est le véritable aliment de l'âme. Il l'éclaire, l'élève, et la rend capable des prodigieux efforts de dévouement, d'abnégation ou d'amour qui, en une seule génération peut transformer ce monde de misères, de souffrances, de désolantes obscurités, en un monde de lumières et d'espérance.

Nous sommes bien peu habitués à entendre le monde officiel nous parler d'Idéal, et le rencontrer peut paraître fortuit pour beaucoup ; cependant, les faits sont là qui parlent avec éloquence. Et, pour nous, qui ne croyons pas au hasard, l'Idéal s'impose, parce que l'heure de son éclosion est venue après de longs siècles d'un pénible labeur.

C'en est fait, nous pouvons saluer avec espoir

et reconnaissance cet astre qui s'élève sur l'horizon, malgré les nuages qui nous cachent encore sa splendeur. Hâtons-nous de faciliter, par notre grande bonne volonté, la pénétration de ses rayons jusque dans nos âmes, car il dépend de nous que la chaleur de ses feux nous anime. Que les Spiritualistes, qui connaissent le prix des trésors qu'il nous offre, secondent et favorisent en toute occasion les manifestations qui lui donneront libre cours. Félicitons un ministre français et un préfet de la Seine pour avoir des premiers osé proclamer l'Idéal avec un accent convaincu, comme s'il s'agissait d'une revendication destinée à effacer les erreurs du passé.

Un fait renferme toujours en lui une signification, et ceux que nous constatons marquent plus qu'une évolution dans l'esprit humain moderne, ils s'offrent à nous avec tous les caractères d'une révolution que nous saluons avec l'enthousiasme d'un désir longtemps contenu. Révolution morale, la plus belle et la plus désirable, parce qu'elle est la plus féconde en généreuses initiatives et la plus capable de réalisations sublimes.

En exprimant avec autant de bonheur la synthèse et sa philosophie, M. le Ministre de l'Instruction publique n'a pas seulement montré qu'il savait pénétrer les secrètes pensées des foules et encourager leurs aspirations les plus intimes; il a prouvé qu'il était non seulement digne de son titre de grand maître de l'Université de France, mais qu'il avait surtout conscience de la sainteté de sa mission de grand éducateur des générations qui lui sont confiées. Il a d'autant plus fortifié nos espérances qu'il s'est montré capable de doter les âmes de ce sentiment sacré qui seul peut faire les individus véritablement grands, les nations réellement puissantes et l'humanité heureuse : ce sentiment c'est *l'Amour de l'Idéal.*

Puissions-nous voir enfin les éducateurs du peuple comprendre et se soucier réellement de son véritable idéal! Combien de maux seraient épargnés si chacun de nous voulait s'avouer à lui-même... eh bien! oui, disons toute notre pensée, si chacun de nous avait conscience qu'il a charge d'âme, c'est-à-dire que tout homme, quel qu'il soit, est son frère et qu'il est responsable des actes qu'il commet, ainsi que le veut la loi de solidarité, la loi des conséquences.

Les Spiritualistes qui connaissent la source de l'Idéal, doivent en être les pionniers, et leur foi robuste doit les aider à prouver au monde que le but qu'ils se proposent n'est pas une chimère. Non, l'Idéal qui les guide dans leurs efforts, qui éclaire leur orientation, n'a rien de vague ni d'incertain ; il n'est pas le fruit d'une imagination vagabonde qu'entraînent les mirages d'idées plus ou moins flottantes, légères et inconstantes ; il est, au contraire, la résultante de faits positifs que l'expérience de chaque jour vient justifier et jamais démentir.

Non, nous ne sommes pas des rêveurs, car notre *idéal* c'est la *pratique*, la mise en œuvre de nos principes. Cet axiome : « Qui veut la fin, veut les moyens » est notre conseiller intime; nous voulons pour nos frères le progrès moral, parce que lui seul est enviable, parce que, seul, il résout tous les problèmes sociaux les plus ardus, les plus complexes, et parce que le bonheur sur la terre est en lui et ne peut découler que de lui.

Prévost-Paradol a pu dire, avec une raison plus haute peut-être que celle qu'il concevait, que « notre vie, comme nos peines, n'est qu'un rêve et qu'il n'y a qu'illusion dans tout ce qui nous entoure » ; mais il est non moins vrai aussi que chaque vie individuelle n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan des âges et que, cependant, chacune de nos existences doit apporter, à cet océan de temps qui est notre immortalité, son contingent de réalités, véritables échelons sur lesquels nous nous appuyons pour nous élever et grandir.

Ainsi que l'a dit le célèbre philosophe que nous venons de citer, « la vie n'est qu'illusions » parce que notre ignorance nous abuse le plus souvent sur la réalité des choses : combien d'entre nous, en effet, pour ne citer qu'un exemple saisissant par sa matérialité, ne considèrent-ils pas leur existence présente comme un but, tandis qu'elle n'est qu'un moyen.

Voilà le rêve.

Nos sens, eux-mêmes, ne nous donnent pas non plus la science, la connaissance de *ce qui est*, c'est-à-dire du *vrai*, parce qu'ils ne perçoivent que ce qui est variable, tandis que la raison seule perçoit la vérité éternelle, c'est-à-dire, ce qui *est* éternel.

Qu'est-ce enfin que la raison, si ce n'est un composé qui procède à la fois de l'intelligence, du jugement et de la mémoire? Mais ces facultés ne sont autres que l'âme elle-même, génératrice de nos idées, foyer de cette étude d'où émane l'Idéal.

Pouvons-nous tenter de définir jamais l'Idéal!

ce je ne sais quoi qui n'existe que dans l'idée, dans l'imagination, dans l'entendement, qui est conçu, en vérité, mais qu'on a peur de dire réel... singulière ironie, erreur monstrueuse, qui enfin a vécu !

Cet idéal, cette expression, la plus belle de l'intellect humain, manifestation la plus précieuse des qualités de l'âme, ce mobile irrésistible des orientations sublimes, des actions les plus fécondes pour tout ce qui excelle dans le Juste, le Grand, le Beau, dans tout ce qui est Bon ! Création fluidique *avant la lettre*, qui attend de la volonté sa matérialisation, flambeau de l'élévation morale que poursuit le sage, modèle intérieur que le peintre, le musicien, le littérateur, que l'Art, en un mot, s'efforce de saisir.

L'Idéal ! n'est-ce pas ce rayon d'amour, bienfait du Créateur qui éclaire nos intelligences, nos aspirations, nos résolutions, en même temps que cette force secrète qui nous soutient ou nous relève, lorsque la défaillance nous assiège? n'est-ce pas lui encore qui nous conduit, par les sentiers abruptes, à la conquête des forces mystérieuses de l'âme et maintient notre constance au-dessus des sombres matérialités? n'est-ce pas lui qui fait de nos volontés des instruments de progrès, des puissances révolutionnaires de l'Amour qui terrasse l'égoïsme ?

Nos détracteurs auront beau faire, ils seront las de leurs sarcasmes, avant que nous ne soyons fatigués de la lutte ; leur ironie ne saura nous déconcerter, car les Spiritualistes ne sont pas des rêveurs, ils sont des Idéalistes !

A.-M. Beaudelot.



LA PAROLE DE DIEU

> La richesse des nations est un blasphème jeté à la face du Créateur, si les richesses mènent leurs possesseurs à l'égoïsme et à l'étroitesse d'esprit, et si leur accumulation condamne la multitude à la misère et au péché. C'est l'homme qui est l'être précieux, c'est lui qu'il faut sauver et qu'il faut élever : le progrès de l'homme est le seul progrès.
>
> Et par l'homme nous ne devons pas entendre quelques hommes épars çà et là dans la masse de leurs semblables. Le petit nombre peut être arrivé au comble de l'élévation: si la masse demeure dans les sombres vallées de la souffrance et de la mort spirituelle, l'homme n'a pas progressé. Dieu ne borne pas sa sollicitude au petit nombre : il a souci de tous. C'est pour le profit de tous qu'il a suspendu la terre dans l'espace et qu'il a, au-dessus d'elle, allumé la sphère des étoiles. C'est le progrès de toute la famille humaine qui est voulu de Dieu, et qui mérite le nom de progrès.
>
> (Mgr Ireland : *L'Eglise et le siècle*.)

I

Écoutez retentir la Parole à travers les siècles.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même ! »

Et c'est le Commandement de Moïse, qui descend du Sinaï.

« Aimez-vous les uns les autres, comme je vous aime. »

Et c'est l'ineffable prière du Fils de Dieu, qui monte au Golgotha !

« Fraternité »

Et c'est le cri de la Révolution Française, qui remplit le monde !

Et toutes ces paroles ne sont qu'une même parole — et c'est la parole de Dieu !

Non, ces voix ne sont pas répercutées à travers les âges, pour que cette génération intelligente et laborieuse, malheureuse entre toutes, et digne de la plus grande pitié, vienne sombrer dans le désespoir !

Voulez-vous entendre la Voix dans l'Inde? C'est Bouddha... En Chine? C'est Confucius... En Perse? C'est Zoroastre... En Grèce? C'est Pythagore, Socrate et Platon.

C'est partout la même émanation du même Dieu ; elle varie dans l'expression, dans les symboles et dans les mythes, suivant les époques, les races et les circonstances.

C'est partout la même Voix, préparant tous les peuples au grand mouvement d'Unité Chrétienne ; mais, nulle part, dans aucune âme, elle ne vibre avec l'intensité, la majesté, la plénitude, la certitude, la précision, l'omniscience qu'elle a dans l'Ame de Jésus.

Et voilà pourquoi il mérite d'être appelé le Fils de Dieu !

Il est le Fils parce que c'est vers Lui que tout doit converger.

C'est au pied de la Croix que se fera le grand rassemblement des nations.

Chaque jour apportera une preuve nouvelle,

une preuve plus forte de la Divinité de Jésus!...

Aujourd'hui, vos recherches, vos travaux, vos sciences, vos philosophies, vos négations, vos affirmations, vos preuves, vos doutes, sont là, — entassés, — gigantesque travail des siècles, et alors que la génération présente, découragée fait l'inventaire et va écrire ce mot : *Néant*, il suffit de laisser tomber sur le bloc quelques versets de l'Évangile, pour que tout s'anime, pour que tout s'explique, pour que tout s'éclaire!

Ce que les hommes ont trouvé, Jésus le connaissait!... Bien mieux, il le complète!...

Le terrain acquis par la science reste intact, mais ce terrain-là seulement.

Nul n'a encore fait la preuve :

CONTRE DIEU,

CONTRE L'AME,

CONTRE L'IMMORTALITÉ.

Nul ne la fera jamais!

II

> 20. Interrogé par les pharisiens : Quand vient le royaume de Dieu? Leur répondant, il dit : Le royaume de Dieu ne vient point de manière à être remarqué;
> 21. Et on ne dira point : il est ici ou il est là. Car voici que le royaume de Dieu est au dedans de vous.
> (Saint Luc, XVII).
>
> 40. Et, vous aussi, tenez-vous prêts; parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le fils de l'homme viendra.
> (Saint Luc, XII.)

Nous nous trouvons à la veille de la plus magnifique évolution qu'on ait jamais vue. IL NE DÉPEND DE PERSONNE D'EMPÊCHER CETTE ÉVOLUTION : il dépend de tous de la faire pacifique (1). Il est possible que quelques-uns se disent nos adversaires; nous, nous n'en avons pas.

Nous aimons tout le monde, — c'est un parti-pris.

Nous ne voyons, parmi les hommes, que des gens de bien, qu'il faut pousser à l'action, et des gens égarés, qu'il faut ramener au bien, par la bonté parfaite et l'encouragement désintéressé.

Ceux qui ont une haine sincère, nous les aimons, nous espérons leur évolution, nous les attendons : car cette haine-là n'est que de la Pitié exaspérée. Peut-être même est-elle nécessaire à l'expansion des idées créatrices qui, sans elle, dormiraient dans des âmes indifférentes!

1. Les révolutions ne sont faites que des évolutions retardées par les gouvernements.

. . . .

Saint Jean, dans son Apocalypse, nous dit que l'époque dans laquelle nous entrons durera dix siècles.

Puis, viendra le règne de la Science.

Honneur à la science! Elle sera la grande Libératrice!

Nos savants devraient être nos demi-dieux. Je voudrais qu'en France les plus beaux palais leur fussent réservés, et qu'ils eussent tous leur statue de marbre, avec leur nom et les œuvres inscrits, en lettres d'or, sur un socle d'airain!

Un pays, où un savant n'aurait pas de quoi vivre, commettrait un crime de lèse-humanité. Il retarderait l'œuvre de Dieu!

Il faut aimer les arts et la littérature, mais vingt poètes ayant le génie immortel de Victor Hugo, vingt auteurs dramatiques comme Molière, vingt peintres comme Raphaël, vingt musiciens comme Mozart, ne valent pas, à eux tous, un seul savant comme Pasteur (1)!

Les savants travaillent à cette œuvre d'affranchissement que l'on pourrait appeler la *Marseillaise du Progrès*, à laquelle chaque découverte utile ajoute un couplet nouveau, et dont le couplet final sera comme l'Apothéose de l'Humanité!

C'est la Science qui permettra à l'homme de dompter définitivement la nature, de conquérir la matière, d'atteindre au bonheur absolu; c'est la Science qui nous dira la cause première et la cause finale, c'est elle qui nous fera toucher Dieu!...



L'ÉGLISE ET LE SPIRITUALISME

(Nous recevons la lettre suivante que nous nous sommes permis de résumer par un titre, afin d'indiquer à nos lecteurs l'élévation qu'elle renferme).

Monsieur,

Permettez-moi de profiter de la généreuse hospitalité que vous offrez dans votre journal à toutes les idées spiritualistes pour exposer librement dans les colonnes de votre revue une théorie qui m'est chère et que je serais heureux de présenter à vos lecteurs.

Voici en quoi consiste cette théorie :

1. Les arts et la littérature charment le voyage, mais la science l'abrège.

Selon moi, il faut conquérir l'Eglise au Spiritualisme moderne. Il peut sembler à certains que j'avance une hérésie monstrueuse, que je porte atteinte à la libre pensée, que je demande un retour à la barbarie du moyen âge.

Je ne le crois pas et voici pourquoi. Il y a la religion chrétienne, haute et sublime, et dont les bases fondamentales sont admirables et éternelles parce qu'elles reposent sur l'immuable vérité, et le cléricalisme qui est une déviation de la religion.

Or, le cléricalisme seul, avec son dogmatisme étroit, est redoutable à l'esprit humain tandis que l'idée chrétienne est toujours restée digne de conduire les hommes vers les pures et les hautes régions de la connaissance et de la vertu.

Si l'Eglise veut se débarrasser de ses scories, si, retournant à ses origines primitives elle revient à la source féconde dont sont issues tant de nobles vérités, elle peut rapidement transformer les idées des millions d'âmes qui lui sont soumises.

Cette hiérarchie qui fait sa force, cette puissante organisation dont elle dispose, et qu'une volonté unique dirige; ces prêtres, instruments dociles d'une merveilleuse discipline; tous ces éléments font et feront de l'Eglise le plus redoutable des ennemis du Spiritualisme moderne, si le Spiritualisme moderne ne sait pas se faire une alliée de cette formidable puissance, qui possède, par l'effet de sa domination séculaire, des racines qui plongent dans le sein des sociétés et dont les fibres se rattachent à tous les individus.

Même les plus hostiles, par l'éducation première, par quelque secret atavisme, qu'ils le veuillent ou non, restent soumis à sa mystérieuse influence.

Le Spiritualisme moderne peut seul faire évoluer l'Eglise sans la faire renoncer à ses vérités fondamentales, parce que seul il peut mettre d'accord la foi et la raison, et faire marcher de pair la science positive et la révélation; en un mot rajeunir l'esprit catholique par l'esprit moderne.

Il ne faudrait pour cela qu'un grand pape et quelques-uns de ces hommes de pensée et d'énergie comme ceux que la Providence divine a fait naître dans le passé, pour asseoir cette grande souveraineté morale qu'on juge souvent avec une rigueur trop excessive, et dont les services rendus à l'Humanité barbare ont surpassé de beaucoup les erreurs commises.

Parmi tous les clergés, le clergé français me semble le plus propre à opérer cette réforme. L'Eglise gallicane a toujours brillé au premier rang et Rome a dû, plus d'une fois, capituler devant sa fière indépendance.

Est-il possible de transformer ce clergé français qui paraît si fortement enlisé dans l'absurdité des dogmes incompris?

Oui, car le clergé français est sourdement miné par le flot des idées nouvelles, il compte des intelligences d'élite, et dans bien des esprits, flotte inconsciemment l'idée d'une rénovation du catholicisme, d'une interprétation nouvelle, libérale, scientifique, de la foi chrétienne.

Le clergé français conquis entraînerait les autres clergés.

Pourquoi le prêtre refuserait-il de venir à nous, spiritualistes modernes, si à la lumière de nos connaissances nous venons compléter l'enseignement qu'il professe en l'expliquant logiquement; si nous venons raffermir sa foi chancelante et lui rendre ce pouvoir spirituel qu'il perd peu à peu sur les âmes, pour qui la religion catholique n'est plus qu'une lettre morte.

Les doctrines de l'Eglise revivifiées par le spiritualisme, dégagés par lui de l'absurde, rendues à leur sens véritable peuvent de nouveau donner la vie religieuse à la masse des humbles, des ignorants, de ceux qui n'ont ni les moyens, ni les loisirs de s'élever vers les hautes conceptions métaphysiques, de se livrer aux analyses subtiles, d'étudier et de comparer les religions ou les sciences.

Toutes ces intelligences, si l'Eglise transformait son enseignement et leur présentait les vérités fondamentales simples et consolantes qui sont la base du Spiritualisme moderne, toutes ces intelligences recevraient l'impulsion féconde d'une nouvelle orientation spirituelle pour le plus grand bien de la société et des individus.

Il suffirait d'une simple interprétation des doctrines; car les données chrétiennes, la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, la nature du Christ, le Purgatoire, l'Enfer, le Paradis, le Jugement, la Résurrection, les mythes de la genèse et même le péché originel, tout enfin peut s'expliquer par le Spiritualisme moderne et sans rien diminuer de la divine figure de Jésus.

La réincarnation, base de nos enseignements n'est-elle pas prêchée par Jésus, par Origène et par d'autres docteurs de l'Eglise?

Non, l'Eglise catholique ne peut pas, ne doit pas être l'ennemie du Spiritualisme moderne. Il faut que celui-ci l'amène à lui; que les livres,

les journaux, les revues spiritualistes s'efforcent de conquérir à leur cause les catholiques les plus sincères et les prêtres les plus intelligents, en leur montrant l'essence même de leur religion dégagée des fausses interprétations.

Gagnons le prêtre à notre œuvre de rénovation sociale, essayons de mobiliser cette admirable armée si parfaitement organisée et qui a sa place forte dans le moindre village. Tirons parti de ce grand auxiliaire en rajeunissant les doctrines qu'il professe et qui ne sont caduques que d'apparence.

Cette conversion de l'Eglise est-elle en réalité si extraordinaire et l'Eglise n'a-t-elle jamais variée, jamais transformé son apparence extérieure?

Ses cérémonies, ses sacrements ne sont ils que de vaines formules? Ne cachent-ils pas au contraire un sens profond et de hautes connaissances.

Connaissances perdues en partie, formules dont l'explication n'est plus enseignée, mais qui ne demandent qu'à briller de tout leur éclat lorsque le Spiritualisme moderne aura enlevé la poussière des siècles qui les recouvre.

Cherchons donc par tous les moyens possibles à conquérir les membres du clergé, essayons d'ébranler les hauts dignitaires, la papauté elle-même, afin de ressusciter l'esprit chrétien et de rendre à la parole inspirée de Jésus, à ses enseignements divins, leur beauté et leur puissance première.

Quel triomphe pour le Spiritualisme moderne, si la voix du prêtre faisait un jour retentir les voûtes des vastes cathédrales et celles des plus humbles églises de village de la parole consolatrice! Si, le cadre de la vieille foi encore si vivace, si profondément ancrée par l'habitude et l'hérédité, servait à mieux faire ressortir le noble et pur idéal de la foi nouvelle, de la foi basée sur la science et la raison.

Telle est la théorie que je vous remercie de m'avoir laissé exposer, monsieur le Directeur, je n'ai qu'un désir, c'est qu'elle puisse attirer les regards de vos lecteurs et qu'elle sollicite leur approbation ou leur blâme, je serai aussi heureux d'être critiqué que d'être loué. La critique n'est-elle pas un moyen de nous engager à mieux approfondir ce que nous croyons être la vérité et n'est-ce point du choc des idées que peut jaillir la lumière?

A vous de cœur, cher Monsieur.

Votre tout dévoué,

L...



IV[e] INSTRUCTION

Manifestations de la Justice spirituelle. — Elle est au cœur même de l'homme.

Cette égalité que vos âmes appellent, que vos cœurs demandent, mes frères, il faut que vous la trouviez et que vous la cherchiez en vous-mêmes et par vous-mêmes. La justice que vous demandez, elle est dans votre cœur, les uns la voient, c'est le petit nombre, la plupart l'ignorent.

La Justice est une Religion; c'est même l'unique Religion. Dieu est l'universelle Justice, et toute manifestation de la divinité est une manifestation de la Justice.

A nous de lire et d'interpréter l'œuvre du Créateur et d'y chercher la règle de notre vie, et de même que nos actes sont des actes volontaires, les actes de Dieu sont dus à sa volonté, et comme tous nos actes, explicables.

Pour embrasser le grand problème égalitaire, il faut avant tout, mes frères, le chercher en vous-mêmes. Que sommes-nous? où allons-nous? quelles sont nos fins dernières! voilà les premières interrogations que l'homme se pose.

« Connais-toi toi-même », disait Socrate. Socrate comprenait à merveille que la connaissance du moi c'est l'universelle connaissance.

Nous sommes, mes frères, esprits; c'est-à-dire que notre personnalité est une infime parcelle de la divinité, chacun de nous est une étincelle de ce foyer qui s'appelle Dieu, et cependant chacun de nous est libre, indépendant des autres esprits, bien que soumis à la divinité. Créé par elle, l'esprit n'est pas créé pour elle; mais pour lui et pour les autres; né de la volonté de Dieu, faible et ignorant, il progresse, grandit, acquiert par lui-même, et participe à l'œuvre et au travail du grand Tout. Dieu fait incessamment émaner de lui la matière et l'esprit, comme l'homme laisse émaner de sa propre substance sa pensée et ses idées.

Mais si l'homme émet des idées et des pensées de différente valeur, le grand Maître crée les esprits absolument égaux; comme il crée une matière unique.

La matière unique, ou fluide cosmique, il la soumet à des forces qui la transforment; le fluide spirituel, revêtu d'un corps périsprital

qu'il conservera toujours, est abandonné à la matière sur laquelle il agit, et qui agit sur lui par l'aiguillon de la souffrance. Première égalité dans la naissance spirituelle.

Allons plus loin, mes frères, contemplons l'évolution de l'être dans sa lutte avec la matière. Contemplons cette admirable initiation, d'abord à la vie matérielle par la série des existences végétales et animales, puis par le passage dans les races humaines inférieures, enfin les chaînons de l'initiation intellectuelle se manifestent dans les races élevées : pour tous et partout le même travail, pour tous la même échelle progressive, qui, pas à pas, nous mène à l'éternel bonheur.

Nous n'avons plus ici le spectacle d'une courte vie humaine, jouet du hasard et des passions, en butte aux décrets d'un destin aveugle; mais le lent et progressif développement d'un être qui parcourt tous les états, toutes les sphères pour arriver à la perfection.

Mes frères, ne voyez-vous pas ici cette vraie Justice que vous cherchez et que votre âme demande? Ces dons qui vous paraissent arbitrairement distribués, ne sont que le résultat d'un travail antérieur, travail tout personnel et tout volontaire dès que la conscience s'est développée dans l'esprit.

Dieu n'a pas établi deux poids et deux mesures; partout, dans tous les mondes, même évolution spirituelle, guidée par une même évolution matérielle qu'elle dirige ensuite. De même que l'évolution d'un esprit seul et indépendant tend à un but, l'évolution d'un monde tend aussi, mes frères, à un but. Tout astre, susceptible d'être peuplé par des espèces vivantes, perfectionnant sans cesse ses créations, revient peu à peu à l'unité d'où il est né. Le but d'un monde, c'est de recevoir à sa surface une colonie d'esprits destinés à subir l'influence de la matière et à la régir ensuite spirituellement. Par conséquent,la progression de l'esprit causera la progression de la matière, et la forme destinée à revêtir l'humanité pensante se modifiera avec cette humanité.

Si un monde progresse, cette progression doit peu à peu s'étendre et gagner tous les individus par la communication des incarnés entre eux, par la fusion des races et des langues, par l'éducation et par la religion. L'humanité terrestre poursuit inconsciemment ce grand nivellement; la science par ses découvertes : vapeur, électricité, relie peu à peu les différents continents; les nations tendent à s'unifier, les races aussi; la race blanche, par sa civilisation, dirige le mouvement ascendant des races inférieures.

L'apparente inégalité qui vous trouble et qui n'est que la grande loi d'évolution : c'est à vous de la détruire. Esprits prisonniers dans la forme, votre but doit être d'adoucir le sort de vos frères et le vôtre; la justice des hommes ne doit pas être dans les codes, mais dans leur propre cœur.

Ecoutez, mes frères, cette voix qui se fait entendre à tous et qui nous dit : « La justice « n'est pas un vain mot, elle est l'essence même « de toute chose, tout ce qui vient de Dieu est « justice; l'évolution de la matière et l'évolu- « tion de l'esprit; c'est le chemin qui mène de « notre faiblesse à la divinité; sa dure initiation : « c'est encore la Justice! » La Justice n'est pas seulement dans la loi que nous suivons tous, elle est encore en nous-mêmes, elle est en nous par l'observation de la loi et elle l'est encore bien plus dans l'amour. Inégaux par l'apparence, inégaux par le corps physique, par l'intelligence, par les facultés, toujours et partout, nous sommes égaux par le cœur, égaux par la charité.

Voilà la vraie Justice, qu'importent ces splendeurs de la pensée que j'ignore encore et que j'atteindrai; qu'importent ces richesses périssables que demain je n'aurai plus, qu'importe ce qui paraît grand et magnifique aux yeux des hommes : la Justice est dans mon cœur et Dieu avec elle si j'aime, et si mon amour est l'expression de la Charité!

L'égalité spirituelle n'est pas seulement dans l'alpha et dans l'oméga de la vie spirituelle; elle est dans l'amour véritable; c'est-à-dire dans la bonté et dans la charité qui sont les divins sourires que Dieu laisse tomber du ciel dans le cœur de l'homme!

Pasteur B.



VOIX DE L'AU-DELA

Opinion sur l'influence du Spiritualisme.

Mademoiselle,

Maintenant que j'ai pris une leçon, me voici à même de considérer cet étrange et admirable

phénomène qui relie les hommes par un courant continu, par un échange constant de pensées. Hélas! qu'il est malheureux que la société actuelle soit privée de cette connaissance d'un monde supérieur, et qu'elle croupisse dans ce matérialisme qui la ronge et la corrompt jusqu'aux moelles!

Si l'homme savait! comme il accorderait mieux sa vie avec la sagesse universelle, et comme il vivrait pour l'Eternité, au lieu de vivre pour une existence éphémère dans laquelle il veut satisfaire ses passions, jouir au lieu de s'élever. Alors il se tisse des regrets, dont la toile serait pour lui le réseau de l'araignée, si devant lui ne s'ouvrait la perspective du rachat des erreurs passées.

Espérons que le jour prochain du triomphe de la Vérité va luire, et que le Spiritualisme sauvera l'Humanité et la France.

J. DE G.

Je tiens à imiter mon frère, mademoiselle, et comme lui je déplore ce bandeau d'ignorance qui jette l'homme dans les chemins trompeurs de l'égoïsme et des passions. Mais tous nos regrets ne peuvent réparer le passé; nous devons nous tourner vers l'Avenir, et fermement combattre pour le bon combat; oui, nous, dont le nom a jeté quelque lustre sur notre pays, nous devons grouper nos efforts afin de provoquer le réveil de la conscience nationale, afin de galvaniser la France et de la replacer à la tête des nations; ne désespérons pas de son salut, et vous, mes amis, soyez les bras qui agiront pour nous, et prêtez-nous l'appui de vos cœurs et de vos volontés pour faire triompher la bonne cause.

E. DE G.

Le 31 mars 1899.

Le dévoûment : héroïque folie!

Le 2 mars 99.

Ma bien chère fille, quel sera ce soir le sujet de notre entretien? Il me semble que ce qui est le plus apte à te donner la force de continuer ton chemin, c'est de te parler encore, toujours, de cette merveilleuse vie spirituelle qui est le couronnement de la vie terrestre.

Mais je suis parfois embarrassée lorsque je veux traiter ces questions : en face de toutes ces splendeurs, la parole est si pâle, si incomplète. Non, jamais, vois-tu, mon enfant, je ne pourrai arriver à te dépeindre toute la grandeur de l'œuvre divine où je lis chaque jour une page nouvelle. Je parle de jour, afin de me mettre à la portée de ton entendement; car ici, il n'y a plus ni temps, ni lieu, ni espace. Nous embrassons d'un seul coup d'œil le passé, le présent, l'avenir, et même ces trois divisions du temps n'existent pas réellement : il n'y a que le présent. Tout ce qui a été, tout ce qui sera se retrace à nos yeux, et l'ensemble de l'œuvre de Dieu nous apparaît dans sa grandiose unité.

« O Dieu! permettez à votre humble créature « de chanter vos louanges, de célébrer votre « grandeur et vos perfections, afin que les exilés « qui luttent encore sur la terre soient réconfortés par mes paroles et que l'étoile de l'espérance brille à leurs yeux et sèche leurs « larmes ! »

Vous pleurez ceux qui rompent leurs chaînes pour s'élancer libres et heureux dans le monde spirituel; combien votre erreur est profonde! ce ne sont pas ceux qui retrouvent leur patrie qu'il faut plaindre, c'est sur ceux qui restent dans les chaînes qu'il faut gémir.

Pour nous, nous puisons aux sources mêmes de la félicité, notre ravissement s'accroît à mesure que notre esprit progresse et, d'étape en étape, nous arrivons au foyer de la Divinité. Je voudrais dire à toutes les créatures : « Sacrifiez à Dieu votre vie, tout ce que vous êtes, « tout ce que vous possédez, ne craignez pas de « vous dépouiller pour lui, il vous rendra au « centuple ce que vous lui aurez donné. »

Le monde rit et se moque de ceux qui méprisent les jouissances terrestres, et qui regardent les richesses et les honneurs pour peu de chose; et devant ces âmes d'élite qui cheminent à travers les misères humaines en tenant leurs regards fixés vers l'au-delà; on hausse dédaigneusement les épaules; et, cependant, elles ont choisi la meilleure part, et ceux qui traitent leur espérance de folie, sont bien plutôt des fous.

O folie sublime de la croix! folie qui enfante les héros de la charité, je voudrais que ma fille bien-aimée te comprît! Oui, chère enfant, je voudrais te voir si entièrement détachée de toute chose terrestre, que tu ne désires rien hormis l'amour de Dieu. Le cœur qui possède la charité est riche, d'une richesse impérissable et peut braver toutes les adversités.

L'amour de Dieu allège toutes les souffrances, embellit tout, tâche donc, ô ma fille, de le développer dans ton cœur, et ne crains qu'une seule chose : c'est de le perdre. G. B.

La Providence ne nous oublie jamais!

Le 14 février 1899.

Ma chère fille, il y a effectivement longtemps que je ne t'ai écrit; mais malgré cela, j'étais sans cesse autour de toi, occupée de tes intérêts comme autrefois. Quoique les questions d'argent et les intérêts matériels soient fort peu de chose, je ne laisse pas que d'y prendre ma part; car pour toi, qui es toujours retenue à la terre par ce corps qui réclame des soins, il faut bien que ces questions-là aient leur place. Ne crains donc pas de me consulter chaque fois que tu seras embarrassée ou que tu auras des ennuis : je saurai toujours te donner un conseil salutaire.

Te souviens-tu que bien des fois, lorsque je me lamentais, tu me grondais doucement, me répétant ce que ma mère disait? « *C'est au plus fort de la détresse que Dieu est au plus près* » et tu ajoutais que la Providence ne nous oublierait jamais. Eh bien! à mon tour, je te dis tout cela; je m'étonne enfant, que ta confiance soit parfois si ébranlée. Chasse donc une bonne fois toutes tes inquiétudes d'avenir. Dieu est là qui ne laisse périr aucune de ses créatures et ta mère n'a pas abdiqué la sollicitude dont elle t'entourait. Je te répète que ce que tu désires arrivera, sois donc tranquille à ce sujet et attends les événements avec calme. Tout sera pour le mieux. C. B.

La Patience.

Le 21 février 1899.

Prends courage ma fille adorée, et surtout prends patience; à quoi bon se révolter contre le mal, à quoi bon s'énerver contre la souffrance, cela lui ôte-t-il de son acuité, cela peut-il l'éloigner de toi? Non, n'est-ce pas? Eh bien donc, tâche de tirer le meilleur parti possible d'une situation qui ne paraît mauvaise que parce que tu la juges au point de vue purement matériel. Sans doute la santé est un bien précieux, et depuis quelque temps tu en sens la privation; mais qu'est-ce cela si ton âme reste saine? Ce sont les maladies morales qu'il faut redouter, l'accablement des facultés intellectuelles, l'obscurcissement de l'esprit. Voilà le mal, le seul mal, celui contre lequel il faut combattre pour le détruire, partout où il existe. Et les maladies du corps peuvent et doivent servir d'armes. En les supportant avec résignation; en les unissant aux souffrances de Jésus, en les acceptant comme l'expiation de fautes commises, tu ouvres à ton âme un vaste champ de mérites, et ta patience peut encore avoir une salutaire influence sur ceux qui t'entourent. C. B.

Les épreuves élèvent l'âme.

Le 7 mars 1899.

Marraine, ma bonne marraine! si je ne suis pas venu tout de suite; c'est que ma présence était nécessaire là-bas où ma sœur bien-aimée souffre, où maman pleure. Dieu veut l'éprouver de toutes les façons, afin que son âme s'élève. Hélas! comme nous, elle a vécu longtemps loin de toute croyance religieuse vraiment solide, et ne pensait pas à la vie immortelle de son esprit. Il a fallu que Dieu la ramène à lui par le chemin de la douleur. Allez vers elle, dès que vous le pourrez, votre présence lui apportera des consolations et plus tard vous éclairerez ma sœur. Elle souffre beaucoup, priez Dieu pour elle. G.

Une grand'mère, désincarnée depuis plus de cinquante ans.

Ma chère petite fille. Je viens pour la première fois te parler et te demander de prier pour moi. Je suis toujours accablée sous le poids de mes remords, parce que je n'ai pas accompli mes devoirs de mère. J'ai élevé mon fils en égoïste, je n'ai pas songé qu'un jour viendrait, où l'enfant serait un homme, et que les défauts que j'avais laissés croître feraient le malheur, non seulement de mon fils, mais encore de tous ceux qui l'entoureraient. J'ai été cause de bien des maux par mon aveuglement, et ma première punition a été d'assister au malheur des miens sans pouvoir y porter remède. Aujourd'hui Dieu me permet de venir à toi chère enfant; c'est un premier pas de fait vers le bonheur, surtout si tu m'accordes un généreux pardon, toi qui restes seule maintenant pour supporter le poids de la vie si triste et si pleine de douloureux souvenirs. V.

Un jeune homme de vingt-cinq ans aveugle de naissance, trois jours après sa mort.

Mes yeux se sont ouverts aux célestes splendeurs! J'ai vécu pendant de longues années

dans une nuit profonde; rien du monde extérieur ne m'était connu, j'ignorais tout, aucune des beautés de la terre n'avait frappé mes yeux. La mort en me touchant de son doigt m'a ouvert les portes de la lumière et maintenant je vois, je vois! O beauté sublime! monde merveilleux! mon âme extasiée se plonge dans l'éternelle harmonie. Je vis! je vois! et j'adore!

A. F.

Le 30 mars, 1899.



L'ANNEAU DE SAPHIR

NOUVELLE PSYCHIQUE

Je mets au rangs des plus vifs plaisirs qu'il me soit et qu'il m'ait jamais été donné de goûter, mes conversations avec mon vieil ami d'enfance Jean Barrot, plaisirs devenus malheureusement trop rares, les nécessités de la vie ayant entraîné chacun de nous en un lieu différent, et nos occupations respectives étant trop absorbantes pour nous permettre de nous réunir aussi fréquemment que nous le désirerions l'un et l'autre.

Ce qui fait le charme des conversations dont je parle, c'est un ensemble de qualités bien rares qui se trouvent réunies à souhait chez mon ami : l'étendue et la variété de ses connaissances, une entière et absolue bonne foi en toutes choses, une faculté inouïe de généralisation et de synthèse, enfin le tour pittoresque et intéressant qu'il sait donner à tout ce qu'il raconte.

Nos entretiens auraient eu sans doute peu de succès près des personnes qui estiment que l'intérêt manque là où ne se trouve pas le piquant de la contradiction; jusqu'ici, en effet, nous avons été toujours d'accord sur les points essentiels, sur ce que je pourrais appeler les grandes lignes de la pensée. Tous deux ingénieurs et ayant reçu l'un et l'autre la forte éducation scientifique qu'exige l'admission aux grandes écoles de l'État, il est inutile d'ajouter que nous sommes rompus aux méthodes et aux modes de raisonnement rigoureux, que nous nous contentons, suivant la doctrine la plus sainement et la plus strictement positive, de l'étude et de l'interprétation des faits susceptibles de tomber sous les sens, et que nous rejetons comme vain et chimérique tout ce qui ne rentre pas dans leur domaine.

Mais en disant: « Voilà ce que nous sommes » j'ai peut-être tort, je devrais dire : Voilà ce que nous fûmes tous deux pendant de longues années, et ce que je suis encore aujourd'hui; quant à mon ami Jean, sans que mon amitié pour lui ni le plaisir que j'éprouve en sa société en soient altérés ou diminués le moins du monde, je dois m'avouer qu'un changement notable est survenu dans sa manière de voir et de comprendre les choses.

Je m'en aperçus à notre dernière rencontre, alors que nous devisions tout en dînant ensemble dans un restaurant du boulevard. J'eus l'occasion de lui parler de je ne sais plus quel fait soi-disant surnaturel, une maison prétendue hantée, je crois, et je riais de la crédulité du public, avide de merveilleux, qui ajoute foi à de pareilles sottises, quand je vis qu'au lieu de rire avec moi, ce qu'il n'eût pas manqué de faire autrefois, il devenait sérieux et même grave. Le rire, quand il n'est pas partagé, s'éteint vite, je redevins donc sérieux moi-même; alors à mon grand étonnement, il me dit:

« Tu te demandes, mon vieux camarade, pourquoi je ne partage point ton hilarité, et ne me moque pas, comme toi, des gens qui admettent la réalité de faits qui ne sont pour toi qu'illusion, hallucination ou supercherie. Oui, sans doute, il y a quelques années, comme toi, je n'aurais pas eu assez de railleries pour ces pauvres dupes; aujourd'hui je ne vois plus les choses tout à fait du même œil, et, dusses-tu trouver là un signe de décadence intellectuelle, je dois t'avouer que les récits du genre de celui que tu viens de me faire, loin de me mettre en gaîté comme jadis, me portent à réfléchir, à méditer même, et entr'ouvrent à mes yeux des perspectives dont jamais autrefois je n'aurais soupçonné l'existence.

« Je comprends ta surprise, et tu te demandes si ton ami Jean Barrot, l'irréductible positiviste, le disciple fidèle de l'Auguste Comte de la bonne époque, ne plaisante pas en te tenant un pareil langage.

« Eh bien, je suis on ne peut plus sérieux; tu le comprendras je l'espère, et ton étonnement cessera ou du moins diminuera certainement quand je t'aurai fait le récit de l'événement à la suite duquel j'ai vu fléchir mon scepticisme.

« Tu es assez au courant des faits de mon existence pour ne point ignorer que j'ai eu une cousine, Hélène B..., de trois ans plus jeune que moi, dont les parents habitaient la même petite localité que les miens, et avec laquelle,

par conséquent, j'ai été élevé. Enfants, nous grandîmes ensemble dans la plus complète intimité; la différence de l'âge faisait naturellement de moi son protecteur et son mentor; mais ce que j'étais surtout, c'était son ami et son confident : dès qu'elle avait une joie ou un chagrin, bien vite elle venait me les faire partager. Je ne sais même pas trop si ce n'est pas moi qui, pris un jour d'un beau zèle, et voulant lui inculper une science de fraîche date, m'érigeant en maître d'école, lui ai appris à lire. Du reste, une figure angélique, un cœur sensible et affectueux, un caractère enjoué et aimable, telle était ma petite cousine.

« Nous étions indispensables l'un à l'autre; aussi fut-ce une grande peine pour tous deux quand, étant devenu un peu grand, je dus quitter la maison paternelle pour le collège. Quel chagrin de ne plus se voir quand on s'aime tant.

« Mais ce chagrin, tout grand qu'il fût, n'était pas sans compensation, car il y avait les vacances. Je te laisse à penser avec quelle impatience je les attendais chaque année et aussi avec quelles délices, une fois échappé de ma cage et arrivé dans ma petite ville, je courais chez mon oncle, j'embrassais ma chère Hélène sur les deux joues, et, la prenant par la main, poussant des cris de triomphe et de joie, je l'entraînais en des courses folles à travers les allées du jardin.

« Cependant, les années se succédant, j'avais atteint cet âge plein d'un exquis malaise où l'âme se trouvant trop à l'étroit dans son enveloppe, le sang plus chaud fait bourdonner les tempes, où le rêve s'égare en des visions à formes indistinctes, où le cœur, avide de se donner, cherche, s'exalte, s'élance, puis revient et se replie sur lui-même jusqu'à ce qu'il ait enfin rencontré l'idole digne du sacrifice.

« Inutile de te dire que le mien n'avait à faire ni recherche ni choix. J'aimais Hélène autant qu'on peut aimer une créature humaine, et de son côté, elle ne faisait nul mystère de son affection pour moi. Nos deux vies avaient toujours été si intimement mêlées, nous étions déjà tellement l'un à l'autre, que l'idée seule que cela ne dût pas durer toujours nous eût plongés dans le désespoir; puis nos familles voyaient avec satisfaction notre attachement mutuel qu'elles avaient, d'ailleurs, toujours favorisé; dans notre pensée, et sans que nous ne nous le fussions jamais dit, nous étions destinés l'un à l'autre. Bref, nous fûmes fiancés, et il fut convenu que nous nous marierions dès que j'aurais conquis une situation.

« Pour hâter le bienheureux moment, à ma sortie de l'école, mon diplôme d'ingénieur en poche, voyant la difficulté de me caser en France, où toutes les places sont si âprement et si terriblement disputées, j'acceptai la mission qui me fut offerte par une Société de capitalistes, de me rendre en Bulgarie pour faire les études d'un tracé de chemin de fer; ce devait être l'affaire de dix-huit mois, deux ans au plus, au bout desquels je serais de retour en France. Je me disais, non sans quelque apparence de raison, qu'un pareil travail mené à bien me donnerait, au point de vue professionnel, une expérience et une autorité qui me créeraient des titres à un emploi sérieux.

« Ce ne fut pas sans un grand déchirement de cœurs que je quittai mon Hélène bien-aimée; nous avions beau nous dire et nous répéter que c'était une absence momentanée, que nous nous écririons bien, bien souvent, que pensant sans cesse l'un à l'autre, ce serait comme si nous étions toujours ensemble; chacun de nous deux s'efforçait d'encourager l'autre, mais nous sentions que c'était en vain et que notre chagrin touchait au désespoir.

« Enfin, la raison l'emporta et je partis; mais avant de m'éloigner de ma cousine, de ma fiancée, je passai à son doigt une délicieuse petite bague dont le chaton était formé d'un saphir et de deux brillants. « Tu n'as pas besoin, lui « dis-je, d'un objet matériel pour m'avoir tou- « jours présent à ton souvenir, mais il m'est doux « de penser que chaque fois que tes regards tom- « beront sur cette bague, c'est-à-dire à tous les « moments de la journée, tu te diras que tu as « là-bas, bien loin derrière plaines et montagnes, « un cœur plein de toi et vivant uniquement pour « toi. » Alors, mue comme par une impulsion irrésistible, elle pressa la bague sur ses lèvres : « Cher souvenir, dit-elle avec un accent qui me « frappa, je ne me séparerai jamais de toi, *ja- « mais! jamais!* »

« L'absence, toute cruelle qu'elle fût, était adoucie par une correspondance fréquente et régulière; chaque semaine, nous nous écrivions, mais trop souvent ses lettres qui me rendaient si heureux, mettaient longtemps à me parvenir, lorsque je me trouvais dans des régions isolées et sauvages où la poste ne pénétrait pas. Dans tout ce qui venait de mon amie, je retrouvais la

pureté de son âme et la tendresse de ses sentiments, et l'idée du bonheur que je devais éprouver en la possédant enfin à mon retour me faisait considérer presque comme un événement heureux cet éloignement que nous avions tant maudit, et qui serait payé par de si délicieux moments.

« Le temps de l'exil s'écoulait, et bientôt je n'eus plus de travail que pour quelques semaines. Avec quelle ardeur je le précipitai, dans le but d'accélérer le retour! J'étais alors dans les Balkans, et les communications avec le bureau de poste le plus voisin étant difficiles, je restais quelquefois longtemps avant de recevoir mon courrier.

« Un jour on m'apporta le paquet qui contenait mes lettres de France. A mon grand étonnement, et à mon chagrin non moins grand, il ne s'y trouvait rien d'Hélène, et pourtant il y avait déjà quelque temps, un temps plus long que d'habitude, que je n'avais reçu de ses nouvelles. Vite, j'envoie au télégraphe et je fais parvenir à son père, mon oncle, une dépêche demandant anxieusement : « Qu'y a-t-il? Que se « passe-t-il? » Le lendemain, j'avais aussi par dépêche, cette réponse terrifiante : « Mauvaises « nouvelles, lettre t'instruira. »

« Hélas, la lettre annoncée m'apprenait que ma chère Hélène n'était plus. Atteinte d'une de ces épidémies de pneumonie infectieuse qui sont devenues si fréquentes depuis nombre d'années, elle avait succombé en moins de huit jours.

« Je ne m'arrêterai pas à te décrire mon chagrin, mon désespoir; il fut immense, et j'en suis encore à me demander comment ma raison n'y sombra pas. Je me plongeai dans le travail avec une sorte de rage; mais malgré les fatigues de mon labeur opiniâtre, au cours de mes nuits fiévreuses et sans sommeil, ma pensée, tendue à faire éclater mon cerveau, me représentait, sans cesse ni repos, le passé si doux à jamais évanoui, le présent sans but, l'avenir sans espoir, et elle fixait devant mes yeux, avec une obstination cruelle, une image, toujours la même : celle d'Hélène.

« Cependant, je n'avais plus rien à faire en Bulgarie et je revins en France. Je revis ma petite ville, mais je ne m'y arrêtai pas : qu'y aurais-je fait d'ailleurs? La vue des lieux où j'avais tant aimé et tant espéré était pour moi le plus affreux des supplices; ils étaient tellement associés dans ma pensée à l'idée de ma fiancée, que m'étonnant de ne pas la trouver près de moi, comme de coutume, dans ce cadre familier, je l'attendais, m'imaginant à chaque instant avoir entendu le son de sa voix, croyant la voir apparaître dans le jardin, à tel ou tel détour d'allée, dans l'appartement, dans telle ou telle pièce. Tous ceux qui ont perdu une personne chérie, une mère, une femme, un époux, un enfant, tous ceux-là ont dû éprouver cet atroce sentiment d'attente, contre lequel la raison proteste, mais dans lequel le cœur se complaît.

« Je m'éloignai donc, et je me mis à voyager. Je me débarrassai de l'obsession pour ainsi dire physique du milieu; mais quand le cœur est torturé par une souffrance vraie et profonde, le mal qu'on réussit à calmer d'un côté renaît de l'autre, car la douleur ne saurait perdre ses droits. La nouvelle épreuve que je subissais maintenant était plus cruelle encore : c'était une question qui hantait mon pauvre cerveau, et qui revenait sans cesse, bien que je m'efforçasse de la chasser comme importune, la question qui se pose, quoiqu'on en ait, devant quiconque voit la tombe engloutir un des siens, le *to be or not to be* d'Hamlet : Qu'est devenu celui qui disparaît? Quelle réalité se cache sous le voile de la mort? J'avais beau faire appel à ma raison, me dire qu'il était insensé d'aborder de pareils problèmes, me répéter que tout ce qui ne rentre pas dans le domaine de la matière et des forces qui y sont attachées, nous échappe nécessairement, qu'il n'appartient pas à l'homme de connaître l'incognoscible... je sentais au fond de moi comme une protestation contre cette philosophie de l'impuissance, comme une révolte de tous mes sentiments contre la tyrannie de ma raison. Quoi! me disais-je, je dois m'interdire de chercher à savoir si cette nature exquise, ce charme du cœur, ces grâces de l'esprit, cette fleur de candeur et de vertu, si cette personnalité dans laquelle se réunissaient tant de qualités rares et précieuses, si tout cela est, comme le prétendent les matérialistes, anéanti à jamais avec les organes qui servaient à sa manifestation, ou bien si, au contraire, comme le croient les spiritualistes, idée sinon plus raisonnable, du moins infiniment consolante, si son *moi*, formant une partie distincte du corps, et non périssable comme lui, s'en est détaché et continue son existence!

(*A suivre.*) OTTO NILLUS.

L'Administrateur-Gérant : A.-M. BEAUDELOT.

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.